

Anthinéa Palanca

# Un souffle d'espoir





*À Gaëlle, si précieuse amie qui m'a toujours encouragée. À ma mère qui malgré toutes les épreuves que nous avons traversé est toujours là. À Elle, qui ne gagnera jamais. Et à tous les autres qui, d'une manière ou d'une autre, ont participé à la réalisation de cet ouvrage, parfois simplement en croyant en moi... Merci.*



La neige tombait déjà depuis plusieurs heures et toi et moi restions là, impassibles, coupés du monde pour ce qui me semblait ne durer pourtant qu'une brève seconde. Depuis ce jour-là, je n'avais jamais perdu l'espoir de te voir à nouveau tendre les doigts vers moi pour caresser cette joue, ma joue comme tu le faisais lorsque tout allait bien. Et malgré ce blizzard qui te dissimulait parfois à mon regard, malgré ce vent houleux qui m'arrachait des larmes et ce froid tellement agressif qui les gelait pratiquement aussitôt, je ne voulais pas partir. Je ne voulais pas te quitter, pas encore. C'était toujours si difficile...

« Allez Maddie', il est temps de partir à présent... »

Mes lèvres s'entrouvrirent tandis qu'un soupir se voulant discret s'en échappait. Clothilde me lança un regard suppliant que je remarquai à peine. Voyant cela, elle s'approcha alors de moi et rompit brusquement ce contact si privilégié que je peinais tant à établir avec toi depuis quatre ans. Quatre ans... ça faisait déjà si longtemps... Cette pensée me fit

l'effet d'une douche froide. Je te quittai enfin du regard, laissant certainement une parcelle de mon âme dans cette action. Encore une. Les lèvres bleuies par le froid, je posai enfin les yeux sur ma meilleure amie. Pendant ces quelques heures à tes côtés et pourtant sans qu'un mot, un geste ou un sourire ne soit échangé, j'en avais oublié jusqu'à son existence. Je lui adressai un sourire sans joie avant de te regarder de nouveau. Un énième soupir s'échappa de mes lèvres, ces lèvres qui n'avaient jamais appartenu à un autre que toi. Elle avait raison. Et nous le savions tous les deux, même si cette vérité me faisait terriblement souffrir...

« Tu as raison. On rentre. »

Clothilde m'embrassa sur la joue avant de commencer à marcher. Je lui fus reconnaissante de me laisser un instant de plus à tes côtés et j'ajoutai à ton adresse trois petits mots.

« A bientôt, John... »

Et comme à chaque fois depuis quatre ans, tu ne répondis rien.

Monter dans cette voiture fut pour moi une véritable épreuve. C'était la preuve que je ne te reverrai pas avant un moment, et de nouveau, cette vérité m'était difficile. Très difficile. Trop difficile. Clothilde le remarqua très certainement puisqu'elle vint me caresser le bras avant de se concentrer sur la route. J'avais de la chance de l'avoir. Elle avait toujours été là, même dans les moments les plus

difficiles de ma vie. Tout comme toi. Jusqu'à il y a quatre ans... Tu es alors devenu l'un de ces moments difficiles et contrairement à tous les autres, je n'ai jamais pu te surmonter. Te voir est resté une nécessité, quelque chose de vital, même, et une part de moi ne peut s'empêcher de se dire que tu le sais. Et que tu ne t'en lasses pas.

Le moteur ronronna et, sans doute pour me ménager, Clothilde décida de démarrer en trombe. C'est à peine si j'eus le temps de te glisser un dernier regard avant que nous ne tournions à l'angle de la rue. Je ne pus empêcher une larme de glisser le long de ma joue. C'est alors que Clo' décida d'intervenir pour me changer les idées. Elle mit la radio et une chanson apaisante débuta. bercée par cette mélodie j'en oubliais pour un instant les tourments de mon âme. Des tourments qui clamaient tous ton nom...

« Je sais qu'il est déjà quatorze heures mais... Tu veux déjeuner à la maison ? Je veux pas te laisser toute seule Maddie'. On sait toutes les deux l'effet qu'il continue à te faire malgré toutes ces années.

– Je suppose que même si je refuse, tu insisteras jusqu'à ce que j'accepte... ?

– Oui. Autant qu'il le faudra Madeleine. »

Et au ton qu'utilisait Clothilde, à sa manière d'employer mon prénom et pas son diminutif, je savais d'ores et déjà qu'il me serait impossible de passer l'après-midi à pleurer dans mon lit... J'acceptai donc et la voiture ne tourna jamais en direction de

mon petit appartement. Elle s'arrêta au bout de vingt minutes de trajet devant un immeuble de cinq étages, vieilli par les années qu'il avait passé à observer la vie naître et mourir... Clothilde fut la première à descendre de voiture. Nous n'étions qu'en novembre mais le froid saisissant avait déjà pris possession de toute la ville. Ainsi que de mon cœur. Et lui, il ne dégivrait jamais... La robe bleutée de mon amie s'affola face à un énième souffle glacial.

« Brrrr ! J'ai décidément bien fait d'acheter ces collants au moment des soldes ! Je vais les rentabiliser rapidement ! Tu aurais dû m'écouter quand je t'ai dit d'en prendre une paire, tu vois ? »

Elle avait certainement raison, c'était même sûr. Mais dans mon esprit, la pensée d'une opportunité ratée était la dernière de toutes. Je n'en avais pas grand chose à faire. Ça faisait quatre ans que je portais les mêmes vêtements, ceux que tu avais connu. Je m'extirpai à mon tour de la voiture avant d'adresser un sourire à mon amie.

« Tu sais toujours où se trouvent les meilleures occasions, la prochaine fois qu'on ira en ville, je t'écouterai, c'est promis. »

Cela sembla ravir Clothilde qui me fit un sourire resplendissant avant de s'engager sur la petite allée conduisant à l'immeuble où elle vivait. Les arbres aux feuilles enflammées tout autour d'elle donnaient à la scène des allures de film. Pendant quelques instants je restais là à la regarder s'avancer, sans un mot,



retrouvant peu à peu une contenance face à ce doux spectacle... La veste que tu m'avais offerte voilà déjà cinq ans s'ouvrit alors brusquement, ce qui fit rire Clothilde.

« Tu devrais au moins la faire réparer, tu sais Maddie'. Ça ne changera rien à sa valeur si les boutons ferment à nouveau.

– Tu ne comprends pas... Je veux qu'elle reste en l'état. C'est important pour moi.

– Parfois, ce à quoi tu penses m'échappe. Bon... Tu viens ? Ça risque de refroidir et je pense que personne ici n'a envie de manger froid... La température est déjà bien assez basse comme ça, tu crois pas ? »

J'appréciais la sollicitude carrément visible de Clothilde, qui n'avait de cesse de me prouver jour après jour qu'elle était ma meilleure amie, et ce pour toujours. Elle n'avait rien fait et je ne devais pas retranscrire ma peine sur elle. Cela aurait été trop injuste. S'il y avait sur Terre une seule personne qui ne méritât pas que je me décharge sur elle, elle s'appelait Clothilde et je la côtoyais tous les jours. Je lui emboîtai donc le pas sans faire d'histoires, sans doute convaincue par le froid qui s'immisçait sous mes vêtements à la façon d'une anguille... Nous gravîmes un étage avant que mon amie n'ouvre une porte de couleur ambrée. À peine eut-elle fait ce geste qu'une furie blonde se jeta dans ses jambes se laissant aller à un éclat de rire communicatif. Et apaisant.

« Mamaaaaaan ! »

Il s'agissait d'Amber, fille unique de Clothilde et Matthieu, âgée de deux ans. Clothilde rejoignit d'ailleurs bien vite le rire de sa fille et la prit dans ses bras afin de l'embrasser.

« Regarde qui j'amène avec moi !

– Tata Madeleiiiiiiine !

– Salut princesse... »

La petite tendit les bras vers moi dans un mouvement pressant et sa mère me laissa la prendre. Matthieu s'avança vers nous et embrassa sa femme. Cette image me serra le cœur. Je m'en voulais toujours de ressentir ça mais c'était plus fort que moi. Ça aurait dû être nous...

« C'est à peine tiède... Vous auriez pu vous dépêcher...

– Chhhht. Chéri, tu sais très bien quel jour on est...

– Euhm... Oui, j'avais oublié.... On pourra toujours le faire réchauffer, pas vrai ? »

Clothilde s'était voulue discrète, mais j'avais tout entendu. Matthieu avait encore gaffé. Il avait failli toucher mon cœur en plein vol, alors que celui-ci ne voulait qu'un peu de repos. Encore une fois je t'avais laissé partir. Et il me faudrait du temps avant de cicatiser de nouveau... L'époux de ma meilleure amie m'offrit un regard sincèrement désolé. Mais tout au fond de ses prunelles resplendissait toujours un éclair de pitié... Et c'était toujours aussi difficile de se